

Cria Cuervos

de Carlos Saura (01/1932- 02/2023)

avec Géraldine Chaplin, Monica Randall, Ana Torrent...

Espagne - 03/06/1976, reprise le 15/03/2023

V.O.S.T.- 1h52

JEU 15/06/2023 21h

DIM 18/06/2023 11h00

LUN 19/06/2023 19h

Court métrage : La chrysalide et le papillon de Georges Méliès (1901- Fiction - 2'01)- Un magicien oriental transforme une chenille géante en femme papillon, qu'il prive de ses ailes pour la garder près de lui. Mais elle se venge.

« *Cría cuervos y te sacarán los ojos* » (« Nourris les corbeaux, et ils t'arracheront les yeux ») dit le proverbe espagnol, dont est tiré le titre du film.

Carlos Saura ne juge pas les actes vengeurs de son personnage ; il les approuve plutôt. Soumis depuis le début de sa carrière à une censure rien moins que conciliante, le cinéaste savait jouer des symboles les moins visibles pour exprimer sa haine du régime de Franco. Il n'est pas faux ainsi de voir dans le personnage du père – militaire de carrière – le symbole de la dictature franquiste et de ses horreurs, dans la mère, celle de la République espagnole assassinée, et dans la grand-mère, le fier passé de la Grande Espagne. Ana représenterait quant à elle le futur incertain du pays, dans lequel Carlos Saura mettrait un espoir ambigu, puisqu'il s'agirait de construire un nouveau régime sur un meurtre – ou tout au moins sur une mort. Le titre du film revient alors comme un coup de fouet: ces corbeaux que Franco a nourris dans la haine se retourneront finalement contre lui...

Mais résumer *Cría Cuervos* à des détournements habiles de la censure serait en réduire la portée, comme si aujourd'hui le film n'avait plus qu'une valeur historique à la limite de la pédagogie, destinée uniquement aux classes d'espagnol du lycée. L'œuvre garde toute sa force trente ans après sa sortie parce qu'elle contient aussi une réflexion atemporelle sur le souvenir, que Carlos Saura glisse dans une construction très aboutie de la temporalité, où futur, passé et présent s'entremêlent. Cette construction est bien évidemment d'abord un ressort scénaristique explicatif des actes du personnage principal. Mais l'enchaînement entre les scènes du présent, celles du passé, où la mère est encore vivante, et celles du futur, où Ana, devenue adulte, revient sur ces moments qui ont marqué son existence, pose avec une profonde sobriété des questions complexes : d'où vient la mémoire ? Qu'est-ce qui la construit ? À quoi se rattache-t-on pour se fabriquer des souvenirs ? Le générique, construit autour de photos de la famille réunie, apporte un élément de réponse : c'est par l'image, qu'elle soit réelle ou rêvée, immédiate ou construite (la grand-mère passe son temps à regarder des photos, Ana « recrée » sa mère) que l'on se souvient des moments forts de son existence, morceaux épars et choisis qui sont personnels à chacun. Il n'y a pas forcément un fil conducteur dans ces souvenirs, réveillés les uns au fur et à mesure des autres.

Carlos Saura assume complètement ce choix scénaristique en faisant de *Cría Cuervos* une succession de scènes de vie, très intimistes et concentrées sur le personnage d'Ana, qui n'ont pas forcément un intérêt vital dans la narration, et qui n'apportent pas toutes des éléments de

réponse : car ces scènes-là, ce sont celles qu'Ana a retenues, et qui vont l'aider à construire son futur, à avancer malgré les difficultés. Avec la scène finale, où l'on voit Ana et ses deux sœurs se diriger vers l'école au son de « Porque te vas », le cinéaste achève son film sur une note d'optimisme : d'abord ange porteur de mort, Ana est devenue la clé d'un hymne à la vie. Et le long panoramique qui s'ensuit, sur la ville et le ciel, si clairs après les scènes étouffantes dans la maison d'Ana, est comme le cri d'espoir d'une caméra enivrée.

Après ce film et la fin du franquisme, Carlos Saura se tournera vers d'autres univers, comme la danse et le flamenco, avec *Carmen* et *Tango*. Mais *Cría Cuervos* reste le chef-d'œuvre d'un cinéma espagnol que l'on cherchait à bâillonner, et qui n'attendait que la mort d'un homme pour renaître, plus éclatant que jamais. ((Critikat 07/02/2007)

Dans les yeux de “Cría Cuervos”(Libération 09/02/2007)

Il est des chefs-d'oeuvre qui achèvent leur auteur ; *Cría Cuervos*, le beau film de Carlos Saura, en fait probablement partie. 1975 : l'année où Franco agonise plusieurs mois avant de décéder officiellement en novembre. Tourné pendant la dictature, *Cría Cuervos* se nourrit de son climat oppressant et en propose une métaphore à travers une famille décomposée. Rien n'est direct, tout est ressenti. Les lourds rideaux qui s'abattent sur les fenêtres de la demeure madrilène nous montrent tout ce qu'il ne faut pas voir. (...)

Mais *Cría Cuervos*, ce n'est pas seulement une enfant qui regarde. C'est l'univers mental d'une petite fille en deuil de sa mère capté au plus proche. Carlos Saura n'a besoin d'aucune réplique pour montrer qu'Ana est persuadée d'avoir tué son père, à force d'avoir désiré sa mort. Il n'a besoin d'aucun mot pour faire voir qu'elle a également le pouvoir de ressusciter sa mère par la force de sa pensée. Petite fille qui se peigne longuement, tandis que sa mère apparaît derrière elle, dans le miroir. Mère si proche que, même morte, elle veille sur ses insomnies et lui mordille le cou, la regarde contempler des pattes de poulet mystérieusement collectionnées dans le réfrigérateur. On avait oublié, ou pas compris, que *Cría Cuervos* est aussi un film d'amour fou. La bonne idée de Carlos Saura est de faire jouer la mère et Ana devenue adulte par la même actrice, sa compagne d'alors, Géraldine Chaplin. Ce double rôle signe une fois pour toutes la fusion de la mère et de la fille et permet au film d'échapper au pathos : puisqu'Ana a grandi et que le film se joue de ce feuilletage du temps, c'est bien la preuve que l'enfance la plus pénible a son issue.(...)

Prochaines séances :

Ailleurs si j'y suis (ven 16/06, dim 18/06, lun 19/06, mar 20/06)

MARDI 20 JUIN 18h30 ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE L'EMBOBINÉ
BON ÉTÉ ET AU MOIS DE SEPTEMBRE

07 81 71 47 37

contact@embobine.com

www.embobine.com